

SOUFFLEUR

**DANS LA MESURE
DE L'IMPOSSIBLE**
Les humanitaires
témoignent

FESTIVAL D'AVIGNON
Émulation artistique

Dans la mesure de l'impossible

de Tiago Rodrigues



N° 59

FÉV 2022

2 FRANCS

PÉRIODIQUE ÉDITÉ
PAR L'ASSOCIATION
DES AMIS DU TPR –
CENTRE NEUCHÂTELOIS
DES ARTS VIVANTS
LA CHAUX-DE-FONDS
WWW.TPR.CH/AMIS

LE

Le Comité

Gisèle Ory, présidente
Francis Bärtschi
Pierre Bauer
Alain Boder
Celia Clerc
Monique Frésard
Josiane Greub
Jimmy Hauser
Caroline Neeser
Marie Toullieux

DE L'HUMANITAIRE

Chères Amies, chers Amis du TPR,

Ce numéro du *Souffleur* est consacré à *Dans la mesure de l'impossible*, texte et mise en scène de Tiago Rodrigues. Le dramaturge portugais part à la rencontre des hommes et des femmes qui consacrent des moments de leur vie aux victimes des méfaits de notre monde, guerres, famines, catastrophes... Il s'interroge sur les dilemmes que posent ces allers et retours entre une immersion provisoire dans le chaos et le confort du «chez soi».

Dans l'entretien passionnant qu'il nous a accordé, Tiago Rodrigues évoque son travail de metteur en scène avec ses «tribus éphémères», il raconte comment il a engagé un dialogue avec des humanitaires du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) et de Médecins sans frontières (MSF) pour aboutir à *Dans la mesure de l'impossible*. Et, bien entendu, il livre sa vision du «plus beau festival du monde», Avignon, qu'il va diriger dès septembre 2022, «premier non Français à être nommé» à sa tête.

Gabriel de Montmollin, délégué du CICR entre 1989 et 1992, actuellement directeur du Musée international de la Réforme à Genève, détaille notamment le fonctionnement de l'organisation, la large gamme de ses interventions, et témoigne de la difficulté des consignes de silence et de discrétion, du malaise que provoque l'impuissance à dénoncer l'injustice. Car «au CICR, on peut dire ce qu'on fait et non ce qu'on voit».

Mario Carera, ex-directeur du bureau de la Direction du développement et de la coopération de la Confédération (DDC) en Palestine entre 2004 et 2009, livre un regard critique sur les questions de coordination entre les différents intervenants, étatiques ou organisations internationales dépendantes de l'ONU, le CICR et les multiples ONG, ainsi que sur les difficultés à progresser dans ce domaine.

Nos remerciements chaleureux à tous deux pour leurs intéressantes et instructives contributions.

Deux autres bonnes raisons – outre le fait que Tiago Rodrigues reprenne sa direction en septembre prochain – nous ont incité à consacrer la deuxième partie du *Souffleur* au Festival d'Avignon. D'abord, l'événement est incarné par Jean Vilar, et le grand comédien est également fondateur du Théâtre national populaire (TNP), dont se sont inspirés Charles Joris et les architectes du TPR. Enfin, l'Heure bleue a accueilli en début de saison *L'Amour vainqueur*, texte, mise en scène et musique d'Olivier Py, actuel directeur du même festival.

La deuxième partie du *Souffleur* propose ainsi une brève histoire du Festival d'Avignon. Le survol historique de cette manifestation, devenue l'une des plus importantes manifestations de théâtre et de spectacles vivants du monde, démarre bien entendu à sa création en 1947 par Jean Vilar. Changements d'orientation au gré de ses diverses directions, polémiques, innovations, etc. vont se succéder... jusqu'à Olivier Py aujourd'hui, avant que Tiago Rodrigues ne reprenne la barre cet automne.

Anne Bisang, directrice du TPR, livre ses impressions anciennes – son premier «Avignon» alors qu'elle était élève au Conservatoire de Genève – et celles plus récentes, plus «professionnelles». Elle souligne l'importance des rencontres entre directions artistiques et artistes, bref, son attachement à ce «festival pionnier».

Suivent quatre témoignages de passionné-e-s, de personnes qui ont goûté à Avignon il y a un moment et qui ne peuvent s'en passer. Sont racontés en vrac les premiers grands chocs artistiques, la beauté des lieux, les problèmes que posent les choix (artistes ou compagnies, quels IN, quels OFF?), les rencontres... Il y a aussi la diversité des publics, les habitués, les snobs, les rues, avec les «stars» qui y déambulent ou boivent un pot sur une terrasse, les odeurs... Tout cela et, surtout, une fascination authentique pour le festival.

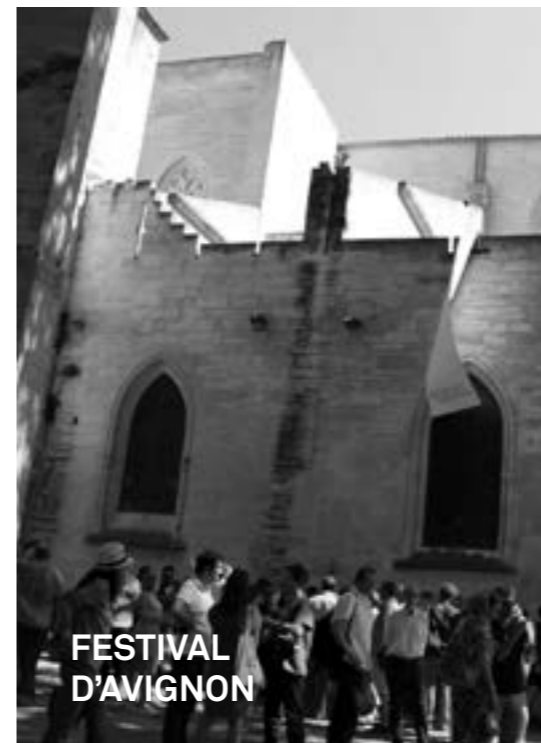
Nos remerciements à Anne Bisang ainsi qu'aux auteures et auteurs des témoignages.

Enfin, Isabelle Bonillo, comédienne, metteuse en scène et auteure à la carrière diverse et voyageuse, relativise l'enthousiasme qui se dégage des précédentes relations. En mettant le doigt sur l'aspect «gigantesque marché de l'art théâtral», la Franco-Suisse dit ses regrets concernant l'évolution de la manifestation : de Jean Vilar et son «festival de démocratisation de la culture» à la «foire d'empoigne» d'aujourd'hui. Tant il est vrai que le Festival d'Avignon, c'est aussi un peu cela. Isabelle Bonillo, merci et bonne route à vous et à la compagnie T-âtre embarquée dans votre Camion-Chapiteau.

Nous vous rappelons encore notre opération «billets suspendus», qui vise à permettre aux publics défavorisés d'accéder au théâtre. Des tireries sont disposées à cet effet aux billetteries de l'Heure bleue et de Beau-Site. Elles ont déjà permis à une vingtaine de personnes – enfants, adolescents, adultes – d'assister à plusieurs représentations. Merci par avance pour votre générosité. |



© Comédie de Genève - Magali Dougados



- BILLET
2 De l'humanitaire
- ARGUMENT
5 *Dans la mesure de l'impossible*
- BIOGRAPHIE
6 Tiago Rodrigues
- ENTRETIEN
8 Tiago Rodrigues
- RÉFLEXION
13 La patience :
une aventure humanitaire
par Gabriel de Montmollin
- ENGAGEMENT
16 Aide humanitaire :
expérience et défis
par Mario Carera
- HENRY DUNANT
18 *Un souvenir de Solférino*
- AVIGNON
22 Festival d'Avignon :
repères historiques
- POPULAIRE
25 TPR et TNP
- VOCATION
26 Festival d'Avignon,
impressions d'Anne Bisang
- TÉMOIGNAGES
28 Festival d'Avignon,
impressions de festivaliers
- HUMEUR
36 Un pavé dans la mare d'Avignon
par Isabelle Bonillo
- TPR
38 Manifestations à venir



© Comédie de Genève - Magali Dougados

Dans la mesure de l'impossible, photo de plateau

EST-CE VRAIMENT JUSTE UN JOB, CE MÉTIER
QUI VOUS ENGAGE AU CŒUR DE L'ABJECT,
DE L'INACCEPTABLE ET DU SANS CESSÉ RÉPÉTÉ ?
« NOUS NE SOMMES PAS LÀ POUR SAUVER LE
MONDE, NOUS SOMMES JUSTE DES SPARADRAPS. »
ÂMES TROP SENSIBLES, S'ABSTENIR.
ÂMES INSENSIBLES, PASSEZ VOTRE CHEMIN AUSSI,
CE MÉTIER N'EST PAS TAILLÉ POUR VOUS.

« Dans la mesure de l'impossible », les humanitaires témoignent au théâtre.
Thierry Sartoretti, journaliste. Article publié le 3.02.2022 sur le site rts.ch/culture

Dans la mesure de l'impossible

Texte et mise en scène **Tiago Rodrigues**

Tiago Rodrigues a créé ce spectacle après avoir recueilli des témoignages d'équipes de la Croix-Rouge engagées dans des territoires de conflit, aux quatre coins du globe. Il pose le problème de la perception du monde et de l'expérience personnelle dans la pratique de cette double vie, entre le travail dans les régions en crise et le retour dans un pays calme et en paix. Comment appréhender la question du « chez soi » quand on est confronté au chaos du monde ?

Qu'est-ce qui peut pousser une personne à s'engager, à risquer sa vie, aujourd'hui ? Comment l'aide apportée à autrui peut-elle influencer l'existence de ceux qui s'y consacrent, une fois revenus de leur mission ? Quelles conséquences sur sa vie personnelle ? Comment perçoit-on sa propre existence lorsque l'on a rencontré la souffrance de l'autre ?

Sans porter un jugement sur le monde, ses crises, ses bouleversements, l'auteur et metteur en scène, les quatre comédien-ne-s ainsi que le musicien de scène choisissent une autre vision. Ils explorent les passions et les doutes, la foi et la peur qui s'affrontent dans l'intimité des volontaires, et l'expérience concrète et physique de la réalité.

TIAGO RODRIGUES

DRAMATURGE ET
METTEUR EN SCÈNE

- 1977 Naissance à Lisbonne d'une mère médecin et d'un père journaliste engagé à gauche contre la dictature salazariste, tous deux sont des intellectuels de la Révolution des Œillets.
- 1996 Intègre le conservatoire de Lisbonne où, au bout d'un an, ses professeurs lui suggèrent d'abandonner en lui disant : « Tu dois suivre ta nature, peut-être, mais le théâtre n'est pas fait pour toi ».
- 1997 Rencontre du collectif de comédiens basé à Anvers, Tg Stan ; cette rencontre s'avère capitale, puisqu'elle marque définitivement son attachement à l'absence de hiérarchie au sein d'un groupe en création et influencera pour toujours le cours de ses spectacles par la liberté de jeu et de décision donnée à l'interprète.
- 1998 Engagement par Tg Stan pour la création de *Point Blank* d'après Platonov, pièce inachevée d'Anton Tchekhov ; parallèlement à son activité au Tg Stan, il travaille pendant 5 ans pour la chaîne culturelle portugaise RTP2, qui produisait en particulier des programmes mélangeant fiction et documentaire ; cela marquera son activité théâtrale, où il fait cohabiter les deux éléments.
- 2000 - 2002 Assistant réalisateur de *Cuidado com as Aparências* pour la télévision.
- 2003 Fonde avec Magda Bizarro la compagnie Mundo Perfeito au sein de laquelle il crée de nombreux spectacles ; tout dans son travail, de l'écriture à la représentation, est décidé collégialement avec ses comédiens ; la compagnie ne s'installe pas dans un lieu fixe, mais est mobile, devenant l'invitée d'institutions nationales et internationales.

- 2006 Création de la pièce de théâtre *Urgências*.
- 2007 Joue Jusmino dans le film *Mal Nascida*.
- 2008 Création de la pièce de théâtre *Yesterday's Man (L'homme d'hier)* avec Rabin Mroué.
- 2009 Création de la pièce de théâtre *O que se leva desta vida ?* avec Gonçalo Waddington.
- 2011 Création de la pièce de théâtre *Tristeza e Alegria na Vida das Girafas (Tristesse et joie dans la vie des girafes)*.
- 2012 Création de la pièce de théâtre *Três Dedos Abaixo do joelho (Trois doigts sous le genou)*. Joue Promotor de Justiça dans le film *Operação Outono (Opération Automne)*.
- 2013 Création de la pièce de théâtre *Peça romântica para um teatro fechado*.
Création de la pièce de théâtre *By Heart (Apprendre par cœur)*, laquelle le fait connaître en France ; cette pièce, d'abord jouée en 2013 au Teatro Municipal Maria Matos à Lisbonne, est présentée en novembre 2014 au Théâtre de la Bastille à Paris et en octobre 2015 au Théâtre populaire romand à La Chaux-de-Fonds.
- 2014 Création de la pièce de théâtre *Coro dos Amantes*.
Nommé directeur artistique du théâtre national Dona Maria II de Lisbonne, une des plus anciennes et prestigieuses institutions du Portugal, l'équivalent de la Comédie-Française.
- 2015 Création de la pièce de théâtre *António e Cleópatra (Antoine et Cléopâtre)*, qui est une adaptation de la pièce de Shakespeare interprétée par deux danseurs au lieu des 40 personnages de la pièce d'origine ; avec cette pièce, il triomphe au Festival d'Avignon ; elle sera jouée en 2017 au Théâtre populaire romand à La Chaux-de-Fonds.

Création de la pièce de théâtre *Bovary*, qui est une adaptation de *Madame Bovary* de Gustave Flaubert ; la pièce est jouée au Théâtre de la Bastille à Paris en 2016 et Brigitte Salino salue dans *Le Monde* du 5 mai 2016 un « théâtre d'idées, certes, mais un théâtre sans sécheresse aucune. Au contraire : aillé, vif, malin, il offre aux comédiens une matière à jouer à la fois leurs personnages, et avec leurs personnages ».

Création de la pièce *Ifigénia ; Agamemnon ; Electra (Iphigénie ; Agamemnon ; Électre)*.
Joue Agente Rosa dans le film *Capitão Falcão*.

- 2016 Pendant deux mois et demi Tiago Rodrigues est invité par Jean-Marie Hordé à « occuper » le théâtre de la Bastille de Paris ; il invite alors 70 personnes à participer à la création de deux performances : *Ce soir ne se répétera jamais* et *Je t'ai vu pour la première fois au Théâtre de la Bastille* ; Anne Diatkine estime dans *Libération* du 9 juin 2016 qu'il s'agit d'une « entreprise sur l'urgence : l'urgence de s'arrêter de fabriquer des spectacles, de vite les programmer, de vite les consommer, de vite pouvoir en penser et dire quelque chose, de vite les oublier (...) Ne pas se contenter de passer deux jours dans un théâtre d'une ville d'Europe, lorsqu'on a la chance d'avoir un spectacle qui tourne, ne pas considérer le public comme le dernier maillon d'une chronologie qui viendrait quand tout est terminé ».
- 2017 Création de la pièce de théâtre *Como ela morre*.
Création *The Way She Dies*, qui est une adaptation du chef-d'œuvre de Léon Tolstoï, *Anna Karénine* ; cette pièce est présentée en France en 2019, notamment au Théâtre de la Bastille à Paris.



© Filipe Ferreira

- 2018 Création de la pièce de théâtre *Sopro (Souffle)*.
Joue João dos Reis dans le film *Parque Mayer*.
- 2019 Création de l'œuvre théâtrale *Please please please* avec les chorégraphes et danseuses La Ribot et Mathilde Monnier, œuvre qui sera jouée en 2020 au Théâtre populaire romand à La Chaux-de-Fonds.
- 2020 Création de la pièce de théâtre *Catarina e a Beleza de Matar Fascistas (Catarina et la beauté de tuer des fascistes)*.
- 2021 Présentation de la pièce de théâtre *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov dans la cour d'honneur du palais des Papes en ouverture du 75^e Festival d'Avignon, avec Isabelle Huppert dans le rôle principal ; présentation aussi en parallèle d'une pièce « secrète », sans annonce ni publicité, intitulée *Entre les lignes*, un seul comédien en scène pour Tónan Quito, comédien fétiche et ami de Rodrigues.
Nommé directeur du Festival d'Avignon, pour succéder – à partir du 1^{er} septembre 2022 – à Olivier Py à l'issue de la 76^e édition du Festival en juillet 2022 ; il deviendra ainsi le premier artiste étranger à prendre la tête de cette prestigieuse manifestation.

Tiago Rodrigues auteur et metteur en scène

En lisant votre biographie, on est émerveillé par votre magnifique parcours. Quelle est l'évolution dans votre approche du théâtre, des sujets, de votre travail ?

Je suis très intéressé par les réflexions sur mon travail car elles me renseignent sur un parcours et peut-être sur une évolution pour laquelle je n'ai pas forcément de lucidité. J'essaie de garder le même enthousiasme depuis mes débuts où les choses premières et qui soutenaient mon travail sont la formation d'une équipe... une tribu éphémère qui va passer du temps ensemble. Ceci est très important car le théâtre est une profession sociale. Le temps nous manque... le temps est un trésor. Choisir et avoir le privilège et la responsabilité de choisir les gens avec qui je travaille, avec qui je passe une partie de ma vie est très important pour moi. Ce qui m'attire, c'est ce que je veux apprendre : la cuisine, l'humanitaire, Tchekhov, réécrire Shakespeare, l'amour radical et absolu, le journalisme télévisé... Les choses qui m'attirent sont celles où je vais apprendre. Le début est toujours ainsi : rassembler la bonne tribu pour apprendre ensemble à propos de quelque chose en espérant que le temps, l'expérience me donnent plus d'outils pour que la traduction en théâtre se fasse. L'évolution de l'artiste ne se fait pas de manière linéaire. On ne s'améliore pas chaque année, on acquiert de l'expérience, avec plus de vocabulaire, plus de doutes parfois, mais aussi plus de capacités pour réfléchir sur son travail. J'ai confiance dans ce que je fais aujourd'hui, avec plus d'opportunités, plus de sollicitations qu'il y a vingt ans, plus de financement aussi. Mais j'essaie de me placer comme au début en me disant, c'est la bonne tribu pour bien apprendre à propos de ce qui nous intéresse. Je propose une expérience théâtrale qui n'est possible qu'avec cette tribu :

l'élaboration d'un portrait, d'une rencontre. Les premières minutes du spectacle invitent le public à un voyage imaginaire. Il est sollicité dans la construction de la pièce. Il est complice.

Que pouvez-vous dire de votre parcours depuis votre dernier passage à La Chaux-de-Fonds ?

Entre le théâtre que je faisais il y a cinq, six ans et celui que je fais aujourd'hui, il y a mon rapport aux artistes d'autres pays. Les spectacles que j'ai présentés à La Chaux-de-Fonds avaient été créés au Portugal, avec une équipe portugaise, qu'ils aient été donnés en français ou sous-titrés. Depuis 2019, j'ai travaillé de plus en plus avec des acteurs francophones : Français, Suisses, Sénégalais... Ce pas a été franchi avec *Bovary* à la Bastille. Les tribus éphémères qui font les spectacles se sont énormément élargies par l'apport d'artistes d'autres pays. Elles questionnent mon rapport aux mots, à l'écrit, à la parole et aussi aux traditions, au style de jeu. J'essaie de trouver un vocabulaire commun, de réinventer nos rapports. Je dois expliquer ma subjectivité, repenser comment je communique. Dans le spectacle, on ne montre pas tout le travail qui a été vécu mais l'amour. La tendresse qui a présidé à la construction de la pièce est palpable. Le public ressent l'aventure vécue même si elle n'est pas toute racontée.

En quoi la pièce que vous allez créer à Genève puis jouer à La Chaux-de-Fonds parle de vous, de votre parcours ?

J'écris pour les acteurs à partir des interviews avec les humanitaires, de leurs histoires. J'écris comme une lettre aux acteurs et ils me répondent et je leur réponds... Chaque échange donne lieu à des modifications du texte, des scènes. Il y a un dialogue entre mon initiative et la vision du



© Filipe Ferreira

monde de la part des acteurs. A la fin, le texte est le résultat de notre rencontre. Cette pièce montre des interviews d'humanitaires, beaucoup dans le domaine médical. Cette situation m'a interpellé car je suis l'enfant d'un journaliste et d'une médecin. Ces mondes ont modelé mon enfance : les rédactions de journaux et les salles d'attente des hôpitaux. J'y ai entendu nombre d'histoires et cela m'a certainement influencé. Nous sommes des passeurs d'histoires. Je fais le travail de mon père sur le travail de ma mère dans cette pièce !

Comment, pour cette pièce, avez-vous choisi votre tribu ?

Un grand musicien du jazz contemporain portugais nous a accompagnés tout au long du processus de recherche et d'interviews. Il a composé, mû par la nécessité d'exprimer par la musique ce qu'il ressentait. La musique est en dialogue dès les premières scènes. Des acteurs extraordinaires nous ont rejoints, ils forment une équipe riche de la diversité de leur jeu et de leur présence sur scène. Et une équipe créative, lumière, costumes, scénographie, avec une sensibilité qui les incite à s'intéresser à l'humanitaire. Ce n'est pas un documentaire mais un spectacle documenté. On raconte l'histoire d'épisodes, d'anecdotes, de moments vécus par des gens. A nous d'en faire du théâtre. Combien y met-on de poésie tout en préservant du réel, du concret. C'est une transmission passant par le filtre du théâtre.

Quels sont vos projets ?

J'ai toujours l'habitude d'avoir simultanément plusieurs projets en tête. C'est une manière de relativiser l'importance du spectacle en cours et de ne pas tomber dans l'angoisse.

CETTE PIÈCE MONTRE DES INTERVIEWS D'HUMANITAIRES, BEAUCOUP DANS LE DOMAINE MÉDICAL. CETTE SITUATION M'A INTERPELLÉ CAR JE SUIS L'ENFANT D'UN JOURNALISTE ET D'UNE MÉDECIN.

CE N'EST PAS UN DOCUMENTAIRE, MAIS UN SPECTACLE DOCUMENTÉ. ON RACONTE L'HISTOIRE D'ÉPISODES, D'ANECDOTES, DE MOMENTS VÉCUS PAR DES GENS. A NOUS D'EN FAIRE DU THÉÂTRE.

par
Josiane Greub

C'est très important de faire du théâtre mais ce n'est pas vital. J'ai dirigé un théâtre à Lisbonne tout en faisant des créations et maintenant il va y avoir Avignon ! Même si par moment, l'intensité du travail nous oblige à nous concentrer sur un seul projet. Mais il ne faut pas oublier qu'un artiste est fait aussi de son histoire et il n'est pas uniquement celui qu'on voit, là, à ce moment précis de la pièce. Il y a beaucoup de moi dans cette pièce, mais *Dans la mesure de l'impossible* n'est pas moi. Ma vie d'artiste est plus large que chacun de mes spectacles, lesquels évoluent aussi au cours des représentations, par nos réflexions et par l'apport du public.

Dans les projets, il y a Avignon. Quelle est votre approche, quels sont vos souhaits dans la direction de ce festival ?

C'est le plus beau festival du monde à mon avis. J'ai eu une passion pour ce festival dès mes débuts d'artiste, comme spectateur permanent. Il correspond aussi à des idées qui me sont très chères comme le rapport du théâtre à la société, le travail de démocratisation, de décentralisation, de proximité avec le public. Il y a un esprit d'utopie de théâtre populaire coexistant avec une forme exigeante, innovatrice, transformatrice des esthétiques théâtrales qui motive les équipes du Festival. Je partage ces principes et ces valeurs pour lesquels je suis prêt à me battre. Et le public est tellement spécial : un mélange de plusieurs publics dans des mêmes conditions, liés par une passion et par une disponibilité absolue pour le théâtre. Vivre toute la journée pour le théâtre ! Être à Avignon pendant un mois peut nous faire croire que le théâtre est la chose la plus importante, c'est enthousiasmant. Bien sûr, c'est éphémère mais toutes les grandes aventures ne sont-elles pas éphémères ? La vie est juste un passage ! Depuis plus de soixante ans, se dire qu'il y a des milliers de personnes qui, pendant un mois, disent que le théâtre est au centre de leur vie, c'est une expérience inoubliable, unique.



©Marcel Jacno

Affiche du Festival d'Avignon 1965

Pouvoir contribuer à ce mouvement, à ces prises de risques, à défendre cette liberté artistique m'enthousiasme énormément. D'être le premier non Français à être nommé à ce festival me touche mais aussi parce que cette société a accueilli des exilés portugais, dont mon père en 1968. Cette société m'accueille aujourd'hui, m'invite à la tête d'un des plus grands festivals du monde. Cela me pousse à me battre pour cette idée de diversité, de curiosité vers l'autre qui soulève d'enthousiasme toute une ville pendant un mois.

Les points forts du Festival d'Avignon, pour vous ?

Dans l'ADN du Festival, dans son histoire, il y a les principes pour lesquels il faut continuer à se battre mais aussi à interpréter avec beaucoup de liberté et de créativité. Avignon a quelque chose de très singulier dans le dialogue entre le passé et l'avenir ; un passé très chargé puisque beaucoup de spectacles se déroulent dans des monuments qui racontent leur propre histoire. Avignon est riche de son histoire. Il est impossible de marcher dans Avignon sans vivre le passé de cette ville. Le Festival a aussi son histoire avec ses grands moments historiques. Il raconte l'histoire des arts vivants depuis l'après-guerre. Mais la tradition est de faire le pari de la recherche, de l'innovation. Le futur est déjà inscrit dans le passé puisque depuis 1963 quand Jean Vilar décide de la nécessité de la diversité, de la prise de risque, Avignon a, dans son histoire, son avenir. Notre société accepte trop facilement l'oubli. Il faut des endroits de mémoire, de patrimoine où l'on peut thématiser notre propre histoire pour bâtir notre avenir. Ce qui fait aussi l'identité du Festival, c'est le mariage entre la grande utopie d'un théâtre populaire et une énorme exigence artistique dans les propositions. Inventer quelque chose qui n'est pas encore là, qui questionne tout le monde. Pour moi, pas de politique de terre brûlée mais un dialogue avec les anciens et l'actuel directeur, apprendre avec eux, identifier ce qu'il est bon de garder, de modifier et d'inventer ; une recherche de dialogue entre passé et avenir, une concrétisation des rêves d'un garçon portugais qui dirigera le Festival d'Avignon dès septembre 2022. |



© Comédie de Genève - Magali Dougados

Dans la mesure de l'impossible, photo de plateau

IL Y A BEAUCOUP DE MOI DANS CETTE PIÈCE, MAIS DANS LA MESURE DE L'IMPOSSIBLE N'EST PAS MOI. MA VIE D'ARTISTE EST PLUS LARGE QUE CHACUN DE MES SPECTACLES, LESQUELS ÉVOLUENT AUSSI AU COURS DES REPRÉSENTATIONS, PAR NOS RÉFLEXIONS ET PAR L'APPORT DU PUBLIC.



© Comédie de Genève – Magali Dougados

Dans la mesure de l'impossible, photo de plateau

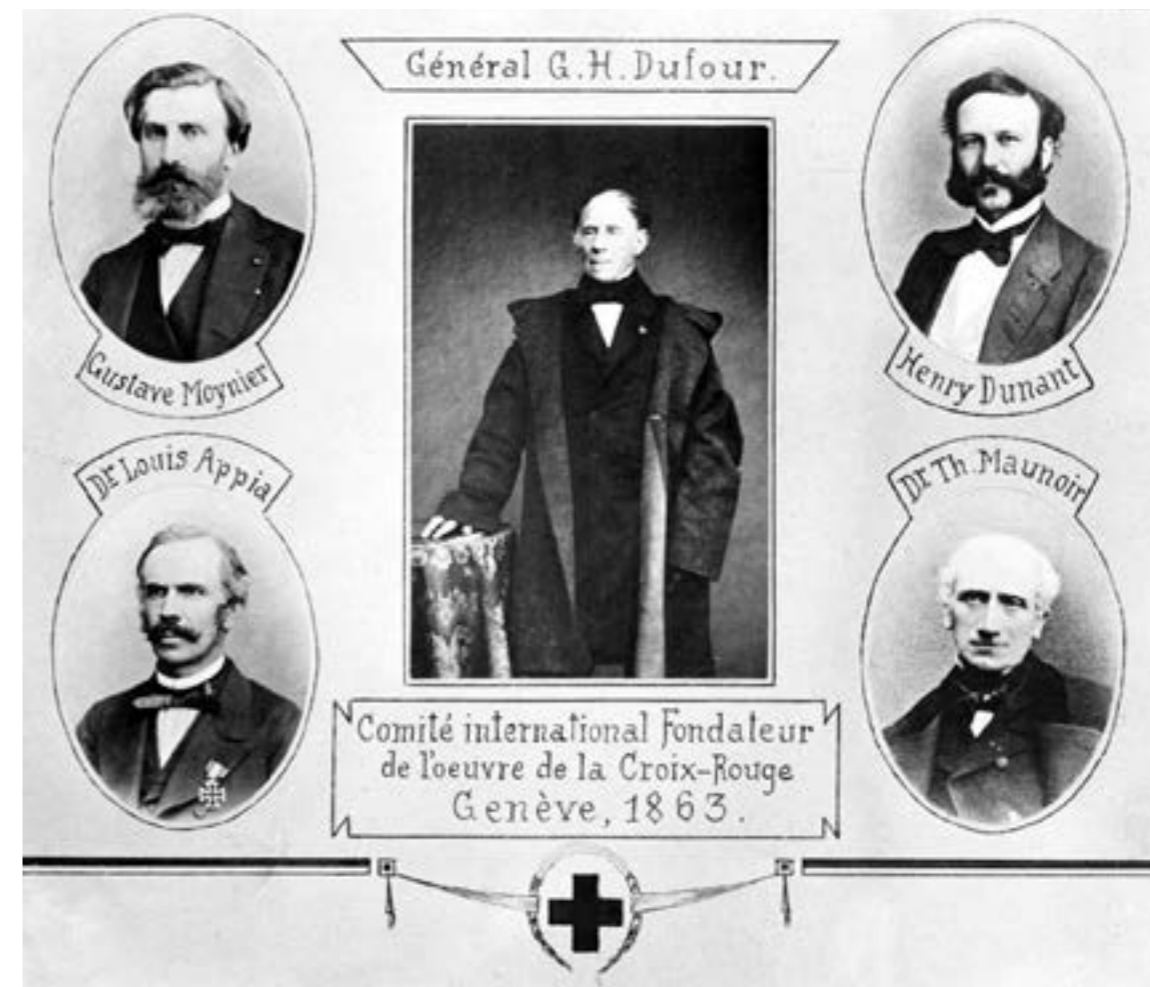
SUR LA SCÈNE, DEUX ÉNORMES BÂCHES BLANCHES EN PLASTIQUE. AU FIL DU SPECTACLE, AU GRÉ DES TÉMOIGNAGES, LA BÂCHE DEVIENT CHÂÎNE DE MONTAGNES, VILLE EN RUINES ET HÔPITAL DE FORTUNE. AU LOIN GRONDE LE TONNERRE D'UNE ARTILLERIE OU L'EXPLOSION D'UN MISSILE. CES SONS INQUIÉTANTS SONT CRÉÉS EN DIRECT PAR LE PERCUSSIONNISTE PORTUGAIS GABRIEL FERRANDINI, IMPRESSIONNANT DE PUISSANCE ET D'INVENTIVITÉ.

« Dans la mesure de l'impossible », les humanitaires témoignent au théâtre.
Thierry Sartoretti, journaliste. Article publié le 3.02.2022 sur le site rts.ch/culture

La patience : une aventure humanitaire

« Une croix sur le sang des autres ». Voilà comment Jean-Luc Godard a décrit un jour le drapeau suisse. Que dirait cet as de la formule à propos de l'étendard inversé signalant la Croix-Rouge ? Une croix sur l'indifférence ?

L'emblème désigne le plus célèbre et le plus ancien des mouvements humanitaires, né en 1863 sous l'impulsion d'Henry Dunant, un entrepreneur protestant indigné par le spectacle de la souffrance endurée par les innombrables blessés de la Bataille de Solferino, dans le nord de l'Italie. Après avoir attendri les Grands de ce monde avec un récit du carnage, le futur Prix Nobel de la Paix met sur pied en compagnie de quatre coreligionnaires genevois une organisation internationalement reconnue, capable de secourir blessés puis prisonniers de guerre sur à peu près tous les champs de bataille du globe.



Le premier Comité du CICR

par
Gabriel
de Montmollin

par
Gabriel
de Montmollin

Aujourd'hui, le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) pèse plus de deux milliards de francs par année. L'institution genevoise mène des actions contre les mines, prend en charge la réadaptation physique des personnes handicapées, rétablit des liens familiaux, distribue de l'eau potable, prévient des violences sexuelles, visite des détenus, défend et développe le droit humanitaire... La Rolls-Royce de l'humanitaire roule pour un nombre impressionnant de victimes militaires ou civiles de guerres internationales et de conflits internes. Parfois de catastrophes naturelles.

Le quart de son activité en 2018 concernait la protection de populations « désarmées », c'est-à-dire des civils, blessés ou prisonniers. 800'000 détenus ont par exemple été visités cette année-là par le CICR afin que puissent être évaluées, et améliorées si possible, leurs conditions de détention. Chiffre considérable, mais l'accès à toutes les prisons n'est pas garanti partout aux délégués. Le respect du droit humanitaire est à géométrie variable et on ne va pas forcément vers le beau.

La Croix-Rouge internationale fournit essentiellement de l'assistance aux populations victimes de conflits, lorsque ces derniers ont endommagé ou complètement détruit infrastructures, récoltes, services publics. En 2011 par exemple, plus du 90% de la population syrienne avait accès à l'eau potable. Dix ans de violences plus tard, la proportion est tombée en-dessous de 50%, ce qui conduit le CICR à mener de vastes programmes de restaurations sanitaires.

Si les opérations du CICR se sont à ce point développées ces dix dernières années, c'est en raison de la situation au Proche-Orient. Plus de 70% d'entre elles s'y déroulent. L'engagement de l'institution mobilise des délégués toujours mieux formés, et désormais internationaux. Jusqu'à la fin du siècle dernier, seuls des Suisses travaillaient au CICR comme délégués, en raison de la neutralité de la Confédération helvétique, valeur cardinale au cœur de l'action humanitaire version Croix-Rouge.

Aujourd'hui, l'objectif est à la mobilisation la plus large des compétences plutôt qu'à la défense d'une neutralité, mise à mal par l'intégration depuis 2002 de la Suisse à l'ONU.

Mais tout le monde ne peut pas travailler partout. Les Danois, par exemple, ne sont pas envoyés au Moyen-Orient à cause de l'affaire, en 2005, des caricatures de Mahomet parues dans un grand quotidien du pays.

Pour le CICR, l'efficacité prime. Tout doit être entrepris pour atteindre les victimes, les protéger et les secourir. Cela exclut les démarches politiques qui, aux yeux de l'institution, provoqueraient des blocages partisans. De là cette légendaire discrétion médiatique. La Croix-Rouge préfère interpellé diplomatiquement les pays humanitairement peu scrupuleux que mobiliser l'opinion publique. Elle se situe en aval des conflits, non en amont. Elle cherche à traiter des conséquences de la guerre plutôt que ses causes.

C'est sur cet agenda que ses fondateurs ont pu rassembler au XIX^e siècle une majorité de nations autour des premières conventions de Genève. La Croix-Rouge internationale est la gardienne du droit humanitaire. Ses initiatives en la matière s'adressent à tous les Etats signataires. Seules, aujourd'hui, l'Erythrée, la Lituanie, les Iles Marshall et les Républiques de Nauru et Palaos n'ont pas paraphé les quatre conventions de Genève. Celle relative à la protection des civils a été approuvée en 1949 par la communauté internationale en réaction à l'attitude du CICR pendant la Seconde Guerre mondiale. Son incapacité à alerter l'opinion publique à propos de la solution finale nécessitait qu'un arsenal humanitaire fût ajouté concernant spécifiquement les civils.

Aujourd'hui, le CICR s'inquiète de l'évolution des armes autonomes qui se déclenchent à distance. « Un algorithme ne peut pas décider qui va vivre ou non », écrit publiquement son président Peter Maurer. Il ne s'agit pas en l'occurrence de supprimer l'usage de ces armes, mais d'en limiter les cibles en évitant les dommages humains.

L'argumentaire du spectacle *Dans la mesure de l'impossible* de Tiago Rodrigues, monté ce printemps à la Comédie de Genève et au TPR, souligne que les professionnels de l'humanitaire éprouvent les dilemmes du va-et-vient « entre des zones d'interventions tourmentées et un paisible chez-soi ». Comme délégués du CICR entre 1989 et 1992 au Proche-Orient, j'ai, comme tous mes collègues, éprouvé les affres



Le CICR sur le terrain durant la guerre de 1962 à 1970 au Yémen

d'un dépaysement périodique entre le confort de la stabilité helvétique et les incertitudes de la vie quotidienne sur le terrain.

Inutile de préciser que la situation du délégué en mission se distingue radicalement de celle des populations auxquelles il prête assistance ou protection. Quand le stress atteint un niveau sensible, il peut se replier dans son pays. Sur le terrain, ses problèmes de subsistance et de sécurité n'ont rien à voir avec ce qu'endurent des locaux éprouvés par les bombardements, l'exil ou la famine.

Les vrais dilemmes naissent davantage de la difficulté à gérer l'indignation contre l'injustice dont on est directement témoin et l'impossibilité de la dénoncer publiquement. Au CICR, on peut dire ce qu'on fait et non ce qu'on voit. C'est intellectuellement compréhensible, psychologiquement plus inconfortable.

Autre problème à gérer : les discontinuités de l'opération humanitaire. La mise en récit des luttes et des guerres dans le journalisme et la littérature, à de notables exceptions comme *Le désert des Tartares* de Dino Buzzati, fait l'impasse sur la paralysie, l'immobilisation et les attentes interminables. Or, c'est souvent la norme dans une action Croix-Rouge. La patience y est une forme d'aventure. |

LA CROIX-ROUGE INTERNATIONALE FOURNIT ESSENTIELLEMENT AUX POPULATIONS VICTIMES DE CONFLIT, LORSQUE CES DERNIERS ONT ENDOMMAGÉ OU COMPLÈTEMENT DÉTRUIT, INFRASTRUCTURES, RÉCOLTES ET SERVICES PUBLICS. EN 2011, PAR EXEMPLE, PLUS DE 90% DE LA POPULATION SYRIENNE AVAIT L'ACCÈS À L'EAU POTABLE. DIX ANS PLUS TARD, LA PROPORTION EST TOMBÉE EN-DESSOUS DE 50%, CE QUI CONDUIT LE CICR À MENER DE VASTES PROGRAMMES DE RESTAURATION SANITAIRE.

Aide humanitaire : expérience et défis

**EN SYRIE, AU YÉMEN, EN AFGHANISTAN
OU AILLEURS, AIDER ET PROTÉGER
LES VICTIMES – TOUTES LES VICTIMES –
EST UN DEVOIR FONDAMENTAL,
FAIRE RESPECTER LES CONVENTIONS
DE GENÈVE ET PROMOUVOIR
LES DROITS HUMAINS, AUSSI, ...**



Le CICR intervient quelques jours après la fin de « la guerre de Gaza » (28 décembre 2008 - 18 janvier 2009)

Trois causes majeures sont à l'origine des drames humanitaires : les catastrophes climatiques (sécheresses, inondations...), les conflits guerriers (d'origine politique, ethnique, nationaliste...) et les crises économiques. Ces événements mobilisent de nombreuses institutions multilatérales ou bilatérales : les Etats, les organisations de l'ONU, le CICR et les nombreuses ONG. Elles tentent de travailler en coordination locale et visent aussi la prévention et la cohérence avec les opérations de coopération au développement, les investissements économiques, l'action politique (en cas de conflits, de migrations massives...).

Les Conventions de Genève, celle de 1949 et les suivantes, acceptées universellement, mais souvent piétinées, définissent les règles de conduite envers les civils, les blessés, les prisonniers. Les nombreuses Conventions de l'ONU – de la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 à l'Agenda 2030 avec ses 17 objectifs de développement durable (éliminer la pauvreté, la faim, améliorer la santé,

l'accès à l'eau, l'égalité des sexes...) – constituent les cadres de référence fondamentaux de l'action humanitaire. Elles engagent les 193 Etats membres de l'ONU – dont les Etats dictatoriaux qui les ignorent – et les acteurs humanitaires.

Un exemple vécu dans la bande de Gaza en janvier 2010 lors de l'opération « Plomb durci » menée par Israël suite à des tirs de roquettes du Hamas, mouvement islamiste régnant sur ce territoire depuis 2007, montre la complexité de l'action humanitaire. Le contexte : la bande de Gaza, une prison à ciel ouvert, occupée depuis 1967 par Israël, très densément peuplée, compte deux millions d'habitants (dont 1,4 million de réfugiés pris en charge par l'UNRWA, Office des Nations Unies pour les réfugiés) sur une superficie inférieure à la moitié du canton de Neuchâtel. Le taux de chômage y dépasse les 50% et quatre familles sur cinq n'ont pas de revenu stable. Le Hamas étend sa volonté de contrôle interne aussi à l'aide humanitaire (alimentaire, sanitaire, eau...). Gaza a été le théâtre d'affrontements violents avec Israël en 2009/2010, 2012, 2014 et 2021.

L'opération « Plomb durci » a fait quelque 1300 victimes civiles palestiniennes et 5000 blessés. L'accès humanitaire était très contrôlé et limité par les forces israéliennes. Le CICR et l'ONU ont protesté à différentes reprises. A l'intérieur de Gaza, le Hamas et l'Autorité palestinienne dénonçaient les victimes et les dégâts tout en souhaitant superviser la distribution d'aide à la population. Témoin direct sur place en janvier 2010, j'ai pu vivre les mesures de contrôle. Le bureau local de la DDC (Direction du développement et de la coopération de la Confédération) ayant choisi une ONG palestinienne indépendante de jeunes comme partenaire humanitaire, le Hamas, soucieux de rappeler son pouvoir, était présent lors des distributions dans les différents quartiers de Gaza. Sans agressivité, ni intervention directe apparente. Juste le contrôle visuel (qui, quoi...) et un « dialogue » avec les délégué-e-s de l'ONG palestinienne et leurs « amis suisses » : qui êtes-vous, pourquoi faites-vous cela, qui paie, d'où viennent ces produits (achetés sur place ou en Egypte), qui sont les bénéficiaires ? On connaît le quartier, on peut vous aider, etc.

L'aide humanitaire d'urgence (surtout l'alimentaire) souffre parfois d'une coordination insuffisante entre les différents acteurs. Gaza par exemple compte des organisations indépendantes (droits humains, jeunesse, santé...) qui ne sont pas assez sollicitées par les grandes organisations humanitaires, alors qu'elles sont crédibles et connaissent bien le terrain, sont proches des gens, des familles, des démunis. La notion « d'ownership » (responsabilisation), très valorisée dans le milieu de la coopération, impliquant la délégation des projets et programmes aux organisations locales compétentes, n'est pas assez répandue dans l'aide humanitaire. La technobureaucratie des grandes organisations et le « comment faire du bien » de nombreuses ONG européennes (travaillant sur une base religieuse, humanitaire, charitable...) devraient être plus souvent remis en question. Cela même si le rapport avec « le militaire » ou le « politique » souvent dominant rend cette responsabilité locale difficile.

En Syrie notamment, durant les premières années (2011-2015) de la féroce répression exercées par les forces de Bachar el Assad, la question de savoir avec qui travailler, selon les régions, pour aider/soigner les populations victimes, a souvent divisé l'humanitaire. Beaucoup d'organisations publiques passaient par Damas (par ex. via le Croissant Rouge syrien proche du régime), avec l'argument : « qu'on le veuille ou non, Bachar reste reconnu internationalement ». D'autres institutions ou ONG travaillaient, elles, depuis Beyrouth ou Gaziantep, au sud de la Turquie pour tenter d'aider efficacement via la nouvelle société civile syrienne, réprimée par le régime.

Ces divergences de stratégie humanitaire reflètent les faiblesses, lâchetés et divisions de la communauté internationale. En Syrie, au Yémen, en Afghanistan ou ailleurs, aider et protéger les victimes – toutes les victimes – est un devoir fondamental, faire respecter les Conventions de Genève et promouvoir les droits humains, aussi, pas seulement par un aimable « dialogue » diplomatique, mais par des pressions politiques, économiques, sécuritaires, afin de favoriser des transitions politiques vers la paix, l'Etat de droit, la reconstruction, la prospérité qui permettront aux « victimes » de retrouver leur dignité et leur vie de citoyen-ne-s. Et pour sauver les victimes « climatiques », la rapide mise en œuvre de l'Accord de Paris constitue une urgence globale et locale, aussi pour la Suisse. Les humanitaires doivent nous le rappeler. |

par
Mario Carera

HENRY DUNANT

Un souvenir de Solférino

L'Age d'Homme, Lausanne, 1986

Un an après la parution du *Souvenir de Solférino*, la Croix-Rouge est fondée à Genève et le général Dufour accepte de présider le premier Comité. Le livre d'Henry Dunant marque suffisamment les esprits pour amener à l'action, c'est ce que Dunant veut et c'est ce qu'il fait grâce à un récit poignant et bouleversant où il décrit par le menu ce qu'il a vu à Solférino et dans les environs les jours qui ont suivi la bataille du 24 juin 1859. Aucune critique de la guerre ou de l'armée, une simple description des douleurs endurées par les soldats morts et blessés, mais une description qui met en avant l'homme, broyé par la guerre, l'homme qui souffre, l'homme qui meurt, une description à laquelle on ne peut rester indifférent. Henry Dunant recevra le premier Prix Nobel de la Paix en 1901.

« L'HUMANITÉ ET LA CIVILISATION DEMANDENT IMPÉRIEUSEMENT UNE ŒUVRE COMME CELLE QUI EST INDIQUÉE ICI ; IL SEMBLE MÊME QU'IL Y AIT LÀ UN DEVOIR, À L'ACCOMPLISSEMENT DUQUEL TOUT HOMME EXERÇANT QUELQUE INFLUENCE DOIT SON CONCOURS, ET TOUT HOMME DE BIEN AU MOINS UNE PENSÉE. » p.112



« DANS LE SILENCE DE LA NUIT ON ENTEND DES GÉMISSEMENTS, DES SOUPIRS ÉTOUFFÉS PLEINS D'ANGOISSE ET DE SOUFFRANCE, ET DES VOIX DÉCHIRANTES QUI APPELLENT AU SECOURS. QUI POURRA JAMAIS REDIRE LES AGONIES DE CETTE HORRIBLE NUIT » ! p.30

- a) Ambulance militaire danoise, cliché datant de 1878
- b) A Saigon en 1968 durant la guerre du Vietnam (1964-1975)
- c) Distribution de vivres durant la guerre civile au Laos en 1961
- d) Enfants polonais internés à Holzminden, en Allemagne, durant la Première Guerre mondiale
- e) Arrivée de 300 détenues de Ravensbrück dans un camp du CICR le 9 avril 1945

« LA PENSÉE MORALE DE L'IMPORTANCE DE LA VIE D'UN HOMME, LE DÉSIR D'ALLÉGER UN PEU LES TORTURES DE TANT DE MALHEUREUX OU DE RELEVER LEUR COURAGE ABATTU, L'ACTIVITÉ FORCÉE ET INCESSANTE QUE L'ON S'IMPOSE DANS DES MOMENTS PAREILS, DONNENT UNE ÉNERGIE NOUVELLE ET SUPRÊME QUI CRÉE COMME UNE VÉRITABLE SOIF DE PORTER DU SECOURS AU PLUS GRAND NOMBRE POSSIBLE ; » pp.59-60



Enfant mutilé au Soudan du Sud, en 2012



Le pont Saint Bénézet, ou « Pont d'Avignon », aurait été construit, selon la légende, sur l'injonction du berger Bénézet, inspiré par une voix divine

AVIGNON A QUELQUE CHOSE DE TRÈS SINGULIER DANS LE DIALOGUE ENTRE LE PASSÉ ET L'AVENIR ; UN PASSÉ TRÈS CHARGÉ PUISQUE BEAUCOUP DE SPECTACLES SE DÉROULENT DANS DES MONUMENTS QUI RACONTENT LEUR PROPRE HISTOIRE.

Tiago Rodrigues, voir son entretien pp.8-10

Festival d'Avignon : repères historiques

1947-1971

Jean Vilar, comédien, metteur en scène et directeur – dès 1951 – du nouveau Théâtre national populaire (TNP) crée en 1947 une « Semaine d'Art en Avignon » lors de laquelle près de 5000 personnes assistent, dans trois lieux – dont la cour d'honneur du palais des Papes –, à trois pièces de Shakespeare, Maurice Clavel et Paul Claudel. Vilar revient à Avignon les années suivantes pour une Semaine d'art dramatique et c'est dès 1954 qu'apparaît la dénomination « Festival d'Avignon ». Les jeunes talents de la troupe d'acteur-trice-s que dirige Vilar sont notamment Alain Cuny, Germaine Montero, Michel Bouquet, Jeanne Moreau, Maria Casarès, Philippe Noiret, Charles Denner, Georges Wilson, ainsi que, dès 1951, Gérard Philippe. Jean Vilar résume en cinq mots son projet d'Avignon : « Le ciel, la nuit, la fête, le peuple, le texte », marquant ainsi sa volonté d'apporter une expérience totalement nouvelle par rapport au théâtre des salles traditionnelles de Paris. Vilar dirige le Festival d'Avignon jusqu'au 28 mai 1971, jour où il est terrassé par une crise cardiaque à l'âge de 59 ans.



Jean-François Remi, à gauche, et Jean Vilar dans le rôle titre de *Thomas More ou l'homme seul* de Robert Bolt en 1963

Le champ artistique du Festival est enrichi au fil du temps par la danse (avec la venue du Ballet du XX^e siècle de Maurice Béjart en 1966), le cinéma (avec l'avant-première de *La Chinoise* de Godard en 1967 dans la cour d'honneur où un grand écran de toile est tendu), le théâtre musical (avec *Orden* par Jorge Lavelli en 1969), la musique, les conférences.

Si la cour d'honneur reste le cœur du Festival, apparaissent, dans les années soixante, des lieux de spectacles nouveaux ainsi que des metteur-e-s en scène, acteur-trice-s et auteur-e-s non issu-e-s de la mouvance du TNP. En outre, dès 1966 émerge un festival non officiel et indépendant, le Festival OFF, qui prendra toujours plus d'ampleur au fil des années.

Dans le prolongement des événements de mai 1968 divers groupes s'en prennent au Festival et critiquent fortement son directeur. Le Living Theatre de Julian Beck déclare son retrait du Festival le 28 juillet 1968 à la suite d'un arrêté municipal le sommant de substituer à *Paradise Now* (où la nudité est omniprésente) une autre pièce de son répertoire. Des spectacles sont annulés mais le Festival vend néanmoins plus de cent trente mille billets !

JEAN VILAR RÉSUME EN CINQ MOTS SON PROJET D'AVIGNON : « LE CIEL, LA NUIT, LA FÊTE, LE PEUPLE, LE TEXTE ».



Affiche du TNP, Saison de Chaillot 1954-55

1972-1979

Après le décès de Jean Vilar, la tâche d'assurer la continuité revient à Paul Puaux. Sa contribution à l'enrichissement du Festival porte en particulier sur le développement du « Théâtre Ouvert » créé à la chapelle des Pénitents blancs le 23 juillet 1971. En 1970 Lucien Attoun avait lancé l'idée, sous la dénomination précitée, d'un « théâtre de création réservé exclusivement à la promotion de textes inédits », et Puaux lui apporte son soutien. Ainsi, au cours des années 1970, le « Théâtre Ouvert » fait découvrir à Avignon des personnalités comme Armand Gatti, Michel Vinaver, Bernard-Marie Koltès, Jean-Luc Lagarce, Hélène Cixous. Puaux soutient par ailleurs la participation au Festival d'artistes d'autres horizons tels que Merce Cunningham, Ariane Mnouchkine, Benno Besson, les Colombaioni.

1980-1984

De 1980 à 1984 la direction du Festival est assurée par Bernard Faivre d'Arcier. Énarque qui vient du ministère de la culture, il va réformer le Festival, professionnaliser sa gestion et en accroître la notoriété internationale notamment avec la participation de Pina Bausch à l'édition de 1981.

1985-1992

De 1985 à 1992, le Festival est dirigé par Alain Crombecque qui développe le mécénat d'entreprise. En 1985 Peter Brook présente le *Mahâbhârata* dans une carrière proche d'Avignon, spectacle d'une durée totale de neuf heures. Cette même année est aussi présenté *Qu'ils crèvent, les artistes* par Tadeusz Kantor. En 1987 Antoine Vitez monte *Soulier de satin* de Paul Claudel, spectacle qui, dans sa représentation intégrale, dure environ douze heures et est donné de 9h du soir à 9h du matin dans la cour d'honneur !



George Wilson, à gauche, et Jean Vilar

1993-2003

La direction du Festival est à nouveau assumée par Bernard Faivre d'Arcier. Son projet de « Centre national du théâtre » ne pourra pas être réalisé, notamment faute d'investissements suffisants de la Ville d'Avignon au bord de la faillite. Néanmoins le Festival continue d'exister et fait découvrir au grand public le théâtre de plusieurs dramaturges et metteurs en scène, tels qu'Olivier Py et les vingt-quatre heures de théâtre non-stop de *La Servante*.

Le 57^e Festival, celui de 2003, est annulé le 10 juillet suite à des manifestations dues au refus gouvernemental des revendications des intermittents. Il faut rembourser les 74'000 places réservées !

2004-2013

De 2004 à 2013, le Festival est placé sous la direction de Vincent Baudriller et Hortense Archambault. La principale nouveauté est la nomination chaque année d'un ou deux artistes associés, l'objectif étant de promouvoir des expériences d'avant-garde en faveur du plus grand nombre de spectateurs. Sont ainsi invité-e-s Thomas Ostermeier en 2004, Jan Fabre en 2005, Josef Nadj en 2006, Frédéric Fisbach en 2007, Valérie Dréville et Romeo Castellucci en 2008, Wajdi Mouawad en 2009, Olivier Cadiot et Christoph Marthaler en 2010, Boris Charmatz en 2011, Simon McBurney en 2012, et Dieudonné Niangouna et Stanislas Nordey en 2013. Le Festival de 2005 est l'occasion d'importantes polémiques, notamment dans la presse, ce que l'on appela « la querelle d'Avignon » dans laquelle on retrouve en partie la bataille des Anciens et des Modernes, le combat droite-gauche, l'opposition entre corps et texte.

2014-2022

Directeur à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Olivier Py est nommé à la direction du Festival en décembre 2011, direction qu'il assume de 2014 à 2022. Py ambitionne une « démocratisation de la culture ». Il mène des actions vers de nouveaux publics, en particulier le jeune public (notamment en proposant dès 2014 quatre spectacles à dix euros pour les jeunes jusqu'à 26 ans, ainsi que, systématiquement, des spectacles jeune-public de qualité dans le programme du « IN »). Olivier Py s'impose aussi au Festival par ses propres spectacles et ses propres textes.



Les damnés, d'après Luchino Visconti, mis en scène par Ivo van Hove, en 2016

En 2016 la Comédie-Française fait son retour au Festival dans la cour d'honneur avec *Les damnés*, mis en scènes par Ivo van Hove. En 2017 une pièce en japonais fait l'ouverture, *Antigone*, mise en scène par Satoshi Miyagi. Le Festival de 2018 est marqué par le succès de *Thyeste* de Sénèque, mis en scène par Thomas Joly et par la pièce de Milo Rau : *La Reprise*. La 74^e édition en 2020 est annulée à cause de la Covid. Quant à l'édition 2021, elle est marquée par les questions de parité et de diversité, avec notamment, parmi les grands moments, les deux spectacles écrits et mis en scène par Emma Dante, le spectacle de Phia Ménard et le monologue de théâtre écrit par Marie NDiaye pour Nicole Garcia.

En 2021 le Festival OFF propose, dans 116 lieux, 1070 spectacles (contre environ 1600 en 2019) présentés par plus de 800 compagnies dont 752 françaises, tandis que le Festival IN offre 47 spectacles, 2 expositions, 41 lectures, 72 débats et lectures et rencontres.

2023-2027

La direction des éditions 2023 à 2027 du Festival sera assurée par le metteur en scène et dramaturge portugais Tiago Rodrigues, actuel directeur artistique du Théâtre national Dona Maria II de Lisbonne.]



Chapiteau du Théâtre national populaire

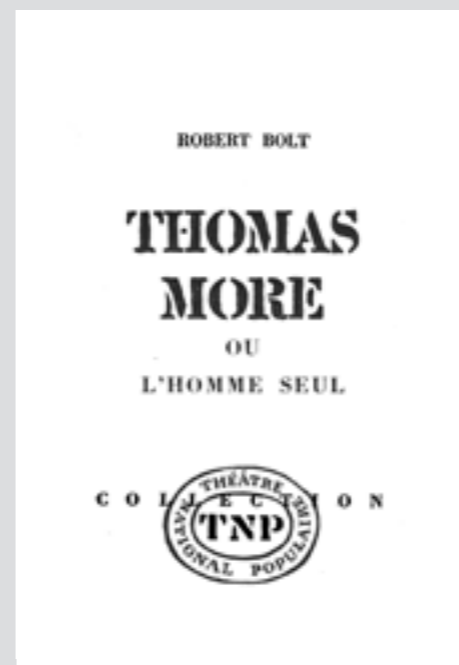
TPR et TNP¹

Dès l'après-guerre, un important mouvement de décentralisation théâtrale s'était développé en France, auquel la Suisse romande n'était pas restée indifférente. Habitué aux représentations des Galas Herbert-Karsenty qui lui permettaient, l'espace d'un soir, de respirer l'air du Boulevard parisien, le public neuchâtelois des années cinquante découvre avec ravissement (du moins chez les plus jeunes) les spectacles montés par les Centres dramatiques de l'Est, de l'Ouest et de Bourgogne, la Comédie de Saint-Etienne ou le Grenier de Toulouse. Mais si cela était possible en France, pourquoi ne le serait-ce pas en Suisse romande ? Comme Joris le rappelait dans une conférence prononcée le 2 avril 2004 à Arras, le TPR participe directement de cette volonté de décentralisation, réfractaire au parisianisme autant qu'au monopole de la Ville lumière sur l'activité théâtrale professionnelle :

L'autre versant de la même chose, aux mêmes années..., c'est la prise de conscience éblouie du théâtre populaire, fort particulièrement le TNP pur et dur de Jean Vilar, et les théâtres de la première décentralisation culturelle française, dans l'œuvre de reconstruction du pays après l'occupation, la collaboration, et la résistance durant la Deuxième Guerre mondiale ; l'énergie, l'ardeur, et l'utopie engagée de ces troupes, même lorsque recrutées pour une part à Paris, me plurent, et non moins leurs modes d'existence provinciale, communautaire et inconfortable.²

Depuis sa création, la troupe eut la volonté de trouver un nouveau public parmi ceux pour qui le théâtre représente un mode d'expression artistique d'accès difficile, moins en raison de la nature du spectacle que de son image sociale : divertissement certes, mais réservé aux gens de « la haute ». Il fallait donc aller chercher ce public populaire dont on parlait beaucoup mais qu'on ne voyait jamais au parterre et rarement au poulailler. Là encore, c'est l'expérience du Théâtre national populaire (TNP) de Jean Vilar (1912-1971) qui inspire les Neuchâtelois. Figure tutélaire du TPR, Bernard Liège se souvient :

J'avais été impressionné par le travail de Vilar au Théâtre national populaire, notamment par une représentation du Cid devant les ouvriers de Renault. « Quand on touche les gens dans leur humanité profonde, ça marche ! », dit-il avec émotion, les larmes aux yeux. C'est la tâche qu'il veut assigner au TPR : mettre le théâtre à portée de tous.³



¹ Raymond SPIRA, *L'aventure du Théâtre Populaire Romand in Cahiers de l'Institut neuchâtelois, En scène ! La vie théâtrale en Pays neuchâtelois*, Ed. Attinger, Hauterive NE, 2010, p. 203
² In *La notion de « troupe »*. *Le TPR, une expérience singulière*, Centre de Recherches Littéraires « Imaginaire et Didactique » (C.R.E.L.I.D, Université d'Artois), Arras, 2 avril 2004
³ In *L'Impartial/L'Express*, 17 février 2009 (Dominique BOSSHARD)

Festival d'Avignon, impressions d'Anne Bisang

Ainsi, le TPR réussit l'étonnante prouesse d'accueillir deux directeurs du Festival d'Avignon au cours de sa saison 21-22 !

Directeur sortant, Olivier Py (*L'Amour vainqueur*), présentera sa dernière édition du Festival d'Avignon, du 7 au 26 juillet prochain et Tiago Rodrigues (*Dans la mesure de l'impossible*) programmera sa première édition du Festival, l'été 2023. Au-delà de leurs différences, ces directeurs ont en commun d'être des artistes et hommes de théâtre accomplis. L'un comme l'autre est auteur, metteur en scène et monte volontiers sur scène dans ses propres spectacles. Ces qualités qui les réunissent n'ont pas toujours caractérisé les directions du Festival. Après Jean Vilar, son illustre et emblématique fondateur, metteur en scène et directeur de 1947 à 1971, des profils d'administrateurs se sont succédé jusqu'en 2014. La nomination de Tiago Rodrigues, suivant celle d'Olivier Py, signe et marque une forme de retour aux sources, à l'ADN des origines. Un tournant pour un festival dont l'histoire est riche en évolutions. D'artisanal et revendiqué comme tel par son fondateur, de français et francophone à international et polyglotte, le Festival est devenu un événement à l'organisation ultra sophistiquée, plateforme incontournable des arts vivants où se côtoient découvertes et artistes majeurs. Chaque édition foisonne de surprises, d'enthousiasmes frémissants avec son lot de déceptions dramatiques et parfois dramatisées.

On n'oublie jamais son premier « Avignon ». Se laisser happer par une émulation artistique et intellectuelle sans pareille, dans une ville entièrement dédiée aux arts vivants, nuit et jour, équivaut à une immersion dans une cascade tourbillonnante. Parfois éprouvant, toujours passionnant et parfois vertigineux.

Mon premier souvenir débute par un petit livre que je découvre dans la bibliothèque de mes parents. Un recueil de photos d'Agnès Varda capture les impressions des premières éditions du Festival, devenues mythiques. Sur les photos noir-blanc, l'arène du palais des Papes et des visages indélébiles : ceux de Gérard Philippe et de Jeanne Moreau dont la ferveur irradie. J'ai environ dix ans, je ne connais rien du théâtre, ni d'Avignon, mais ces images me fascinent.

Plus tard, élève au Conservatoire de Genève, j'embarque dans une voiture bringuebalante. Nous dormirons à la belle étoile près du Pont du Gard et nous irons, comme aimantés par l'oracle, voir un acteur dont la rumeur dit qu'il est immanquable : c'est André Marcon, littéralement possédé par le texte de Valère Novarina : *Pour Louis de Funès*. Ce n'est qu'une lecture sous les étoiles, mais nous sommes transportés.

Plus tard ce sera les « Shakespeare » d'Ariane Mnouchkine, le *Mahâbhârata* de Peter Brook... Krzysztof Warlikowski, Angelica Liddell...

Pour la profession, Avignon représente un rituel et des enjeux importants. Dans le Festival IN, la création domine. Le Festival permet de voir, en un temps concentré, de nombreux spectacles qui seront programmés la saison à venir, aux quatre coins de la France et bien au-delà. C'est la possibilité de découvrir le travail d'artistes internationaux dans un même lieu et de suivre l'évolution du travail d'artistes repérés. Ce sont aussi de nombreuses rencontres entre directions artistiques et artistes. Des rendez-vous où sont évoquées des collaborations pour les saisons futures. Des échanges dans un cadre moins formel que nos bureaux respectifs où le chant des cigales de la Provence se mêle aux discussions.



« Une semaine d'art en Avignon », telle était la formule originelle de ce rassemblement exceptionnel, à l'origine du geste avignonnais. Le Festival est resté fidèle à cet esprit, ne sacrifiant ni à l'exigence, parfois susceptible de heurter, ni à une conception populiste du populaire, lissant les contenus jusqu'à les rendre solubles dans le « mainstream ».

Conférence de presse de France Inter, le 13 juillet 2021

Par ses racines plongeant dans une histoire tant artistique que politique (la décentralisation française) Avignon est donc unique. A ne pas confondre avec l'écllosion de festivals en tous genres dans les années 2000, « festivalite » aiguë, dans l'air du temps, troquant souvent la programmation artistique par du marketing habile, surfant sur les tendances du moment.

Avignon est un festival pionnier qui épouse aussi les avancées de son époque. Longtemps réfractaire aux femmes metteuses en scène, le Festival s'ouvre lentement à leurs talents même si l'évolution demeure timide. Esquissée ces toutes dernières saisons sous la houlette d'Olivier Py, la parité progresse. On peut faire confiance à Tiago Rodrigues pour affirmer le trait, consolider le mouvement. Avec l'épreuve du Covid qui a durement éprouvé les scènes européennes, Avignon nous apparaît aujourd'hui avec un supplément d'âme : une vigie au cœur de temps incertains. Portant haut la flamme sans concession de la création, ses directeurs, artistes étincelants et authentiques, font d'Avignon à la fois un havre, une ruche, une place forte des arts vivants. |



Jean Vilar au palais de Chaillot à Paris en 1952, où le TNP vient de prendre ses nouveaux quartiers

© J. Rebata

**ON N'OUBLIE JAMAIS SON PREMIER « AVIGNON ».
SE LAISSER HAPPER PAR UNE ÉMULATION ARTISTIQUE ET
INTELLECTUELLE SANS PAREILLE, DANS UNE VILLE
ENTIÈREMENT DÉDIÉE AUX ARTS VIVANTS, NUIT ET JOUR,
ÉQUIVAUT À UNE IMMERSION DANS UNE CASCADE
TOURBILLONNANTE. PARFOIS ÉPROUVANT,
TOUJOURS PASSIONNANT ET PARFOIS VERTIGINEUX.**

Festival d'Avignon

Impressions de festivaliers : Marie Toullieux



Le public massé dans la cour d'honneur du palais des Papes

Avignon en tant que spectatrice, une histoire de transmission

Réserver quelque chose pendant les trois premières semaines de juillet ? « Il faut d'abord que je vérifie les dates d'Avignon ». Cette réponse, ma mère l'a souvent formulée et je la donne à mon tour quand il s'agit de prévoir les vacances d'été. Chaque année c'est la même organisation qui se met en place pour trouver un logement, réserver les places pour le IN, obtenir le programme du OFF et faire nos choix.

Contrairement au reste de l'année, nous devons investir du temps et nous placer dans une démarche active pour sélectionner les spectacles qui nous intéressent. En effet, il ne s'agit pas de suivre la programmation proposée par les théâtres de nos régions, mais bien de faire sa propre programmation.

Pour le IN, nous connaissons souvent les metteurs en scène. Nous nous attardons sur les textes, les sujets abordés mais également sur le lieu et le nombre d'acteurs ou d'artistes qui seront présents sur scène. Ces éléments peuvent exercer une influence sur nos choix. Comme nous avons pu le constater l'année passée, il n'est pas toujours facile d'occuper l'espace offert par la cour d'honneur. Et il est parfois difficile d'y rester lorsque le mistral assourdit la voix des acteurs et fait bouger les décors.

Pour le OFF, nous regardons en premier lieu la programmation des compagnies que nous connaissons. Les théâtres proposent différents types de représentations dans des registres divers. L'offre est colossale. Cela explique d'ailleurs pourquoi la plupart des artistes et des compagnies s'éreintent à promouvoir leur spectacle. Parfois, c'est même l'artiste que nous recherchons, comme Pierrette Dupoyer la « marathonnienne » du festival capable d'enchaîner jusqu'à trois représentations par jour, qui nous a permis de découvrir des personnes, notamment des femmes, qui ont marqué l'histoire.

Grâce aux connaissances de ma mère et à mon aptitude à trouver des informations sur les pièces, les metteurs en scène ou les artistes, nous établissons un programme rigoureux. L'organisation est primordiale pour remplir la grille de chaque journée, nous allons même jusqu'à vérifier les temps de déplacements entre deux lieux ! Nous laissons aussi quelques emplacements libres pour les décisions de dernière minute. Car la transmission se fait aussi sur place, avec les autres spectateurs et les artistes que nous croisons. C'est l'aspect populaire du Festival souhaité par Jean Vilar en 1954, qui a voulu démocratiser et décentraliser les créations, invitant ainsi les festivaliers à débattre avec les auteurs et les artistes.

Cette effervescence et ce fameux bouche à oreille, qui s'opèrent dans les files d'attente, dans les restaurants ou dans la rue, nous entraînent parfois dans des lieux moins connus pour voir des représentations qui valent le détour comme cette pièce mise en scène par Henri Courseaux, *Tendresse à quai*, jouée par deux excellents acteurs, Henri Courseaux et Marie Frémont.

De manière générale, pendant ces cinq jours et même lors de la préparation en amont, notre état d'esprit est différent. Nous sommes plus ouvertes, plus promptes à sortir de notre zone de confort que lorsque nous regardons les programmes des théâtres au moment de la présentation des saisons. Cela nous a ainsi permis de voir *Fushigi!* un spectacle d'improvisation pour les enfants, inoubliable, basé sur l'univers de Hayao Miyazaki.



Parade dans les rues d'Avignon en 2007

© Claire Bartschi-Flohr

La transmission se fait enfin au sein de notre famille, entre cousines principalement. Nous réussissons même parfois à profiter ensemble de ces quelques jours. Nous ne manquons pas d'informer les autres de nos coups de cœur, des choses qu'il faudra aller voir durant la prochaine saison, à Paris, à Lyon ou à Genève. C'est par exemple le cas pour la *Machine de Turing* que nous avons finalement pu voir, après deux reports, en décembre au Casino du Locle et qu'une des cousines découvrira très prochainement à Paris. Même en temps de Covid, la transmission continue !

TÉMOIGNAGE

Festival d'Avignon

Impressions de festivaliers : Fabio Morici

Découverte du Festival d'Avignon au mitan des années 90, avec une équipe de camarades vingtenaires.

Peu de moyens financiers, donc promiscuité chaleureuse et jouasse dans un appartement sous les toits. Au hasard d'une déambulation tardive, je longe les murailles du mythique palais des Papes. Je me glisse dans la cour d'honneur en remontant le flot des spectateurs qui viennent d'assister au *Sacre du printemps* de Pina Bausch. Et là, en bord de plateau, l'odeur du terreau qui recouvre la scène, moite de la nuit provençale et des gouttes de sueur des danseurs. Sûr d'être invisible aux yeux des ouvreuses, je plonge ma main dans l'amas sombre. J'hésite à en emporter une poignée, en guise de première relique avignonnaise. Je n'ai pas osé...

Baptême du feu sur un mode sensoriel donc, voire sensuel, qui se renouvellera à chacune de mes fréquentations ultérieures du grand raout théâtral. Avec, la même année, la douceur du bras de ma voisine de gradin, contre laquelle je me suis laissé aller – et peut-être même un peu assoupi – pendant les longues heures de *La Ville parjure* d'Ariane Mnouchkine, alors que j'étais encore trop jeune pour bien maîtriser la discipline qu'imposent ces spectacles au long cours. Puis l'apprentissage des décalages thermiques, entre les pierres blanches surchauffées de l'extérieur et l'air glacé des salles surclimatisées. Combien de rhumes estivaux ramenés de ces escapades au bord du Rhône !

Je n'oublierai pas non plus le sel des larmes coulant sur mes joues à la fin des *Ephémères* (Ariane Mnouchkine toujours), quand j'aurais pu applaudir pendant des heures, certain d'avoir vécu un moment d'art parfait.

Ni le fou rire difficilement réprimé, coincé que j'étais dans un sous-sol glauque où un acteur récitait pompeusement le *Funambule* en tentant de couvrir le bruit des chasses d'eau qu'actionnaient les occupants de l'immeuble. Le Festival, surtout le OFF, carbonise de mille façons cruelles les jeunes artistes remplis d'espoir.

Ensuite, au fil des années, le choc d'être happé par des mises en scène puissantes (Thomas Ostermeier, Krzysztof Warlikowski, Ivo van Hove) ou des textes forts (Sarah Kane, Marius von Mayenburg). Avec, régulière, la nécessité de fuir ce magma de mots, de sons et d'images, en me réfugiant dans le silence de la librairie du cloître Saint-Louis ou dans la fraîcheur du jardin des Doms. Et aussi, inutile de le cacher, des heures et des heures d'ennui cumulées lors de spectacles insipides, bâclés ou arrogants, où l'on se sent pris en otage – ou pris pour un con – par des « créateurs » en manque d'inspiration et bouffis de la fatuité « d'avoir fait Avignon ». Oui, il faut apprendre à beaucoup pardonner pour apprécier le Festival.

Mais ma véritable « épiphanie » personnelle, intacte année après année, a été et restera de m'être nourri de l'incandescente énergie que dégage cette humanité côtoyée dans la cité des Papes : les spectateurs aux gabarits et aux passions diverses, traversant la ville bien après le crépuscule, au sortir d'une pièce qui les a fait chavirer ; les « vétérans » aguerris qui ont toujours quelque chose à (re)dire sur ce qu'ils viennent de voir et les « novices » s'enthousiasmant de manière communicative pour la moindre originalité ; les gardiens du « texte classique » et les enflammés des nouvelles formes ; ceux qui s'endorment et qui ronflent et qui finissent par se mettre debout en hurlant « Bravo ! » au moment des rappels ; et, surtout, tous ces artistes,

lumineux, éblouissants souvent, décevants parfois, généreux toujours, infatigables dans leur recherche de ce qui n'a jamais pu être nommé (l'art ? le beau ? le sens ? l'émotion ?), qui nous échappe et qui nous attire pourtant. Bref, cette procession d'hommes et de femmes désireux de se réunir et de partager pour que le théâtre, au-delà de ses crises et de ses fragilités, continue à être, à Avignon ou ailleurs, un art vivant. Et bien vivant. |



Le public a pris place dans l'une des cours du palais des Papes

OUI, IL FAUT APPRENDRE À BEAUCOUP PARDONNER POUR APPRÉCIER LE FESTIVAL.

TOUS CES ARTISTES LUMINEUX, ÉBLOUISSANTS SOUVENT, DÉCEVANTS PARFOIS, GÉNÉREUX TOUJOURS, INFATIGABLES DANS LEUR RECHERCHE DE CE QUI N'A JAMAIS PU ÊTRE NOMMÉ (L'ART ? LE BEAU ? LE SENS ? L'ÉMOTION ?) ...



Installation de la scène et des gradins dans la sixième cour

Festival d'Avignon
 Impressions de festivaliers :
 Eliane et Claude-Eric Hippenmeyer

Vous prenez du *IN* ou du *OFF* ?

Magie, enchantement, émotion... autant de lieux communs lorsqu'on évoque le théâtre, autant de mots à bannir si l'on veut éviter les poncifs qui remplissent les conversations ou les articles qui tentent, tant bien que mal d'évoquer le mystère de la scène. Et pourtant... Comment faire sans ces mots qui reviennent en boucle dès qu'on veut raconter ce que cinquante années de Festival d'Avignon nous laissent de souvenirs, sombres ou lumineux, passionnants ou ennuyeux, enthousiastes ou perplexes...

Des cris (*Urlo*-Delbono), des pleurs (*Médée*-Huppert), du sang (Romeo Castelluci), et des larmes (Jan Fabre), de la joie (*Scapin*-Auteuil) ou de la tragédie (*Homburg*-Galais)... Du théâtre de textes, classiques ou contemporains, aux créations les plus délirantes, de la raison à la folie : pour tous les goûts, toutes les sensibilités, tous les âges.

Souvenirs en vrac :
 Georges Wilson, lors de notre première cour d'honneur, dans le rôle d'Othello, le visage jaune-ocre, dans un mistral glaçant et assourdissant, qui interrompt le spectacle après qu'un spectateur eut crié « plus fort ! », et qui vient à l'avant-scène pour s'excuser et expliquer qu'en dépit des efforts des comédiens, leur voix humaine ne parvient pas à lutter avec celle du ciel... Ah, le temps béni où l'on n'harnachait pas les acteurs de microphones !

Olivier Py, (découvert quelques années plus tôt, à l'occasion de la création de *La Servante* au Théâtre du Passage par Robert Sandoz et sa troupe, durant une semaine non-stop !), avec ses spectacles fleuves, baroques et oniriques : *L'Apocalypse joyeuse* (8h30), *Les Vainqueurs* (9h15) ou, plus récemment ces inoubliables *Pièces de guerre* d'Eschyle.

Joël Jouanneau, Samuel Beckett et *Fin de partie*, avec les Bennet, père et fils. Inoubliable.
 Wajdi Mouwad et sa tétralogie, *Le Sang des promesses*. Quelle découverte !

Juliette Binoche qui chante Barbara ou ce funambule qui dit le texte de Jean Genet, là-haut sur sa corde.

Et tous les autres...
 Les lectures, par exemple. Jean-Louis Trintignant, seul sur l'immense scène de la cour d'honneur, chuchotant les *Poèmes à Lou* de Guillaume Apollinaire, ou Michel Piccoli et Dominique Blanc égrenant les *Poèmes en prose* de René Char et, plus récemment, Lambert Wilson et Isabelle Adjani offrant gratuitement la correspondance d'Albert Camus avec Maria Casarès.

Pour ce qui est du OFF : un seul mot : démesure. Au début scènes alternatives où l'on osait à peine s'engager, il offre aujourd'hui toutes les formes de théâtres, des plus classiques aux plus déjantées ! Chacun y trouve son bonheur, à moins qu'il n'abandonne à la simple lecture du programme (471 pages !).

Nos meilleurs souvenirs :
Virgilio, l'exil et la nuit sont bleus (Gérard Gélas) avec le quartetto Cedron.
Quartett (Heiner Müller), avec Hélène de Saint-Père et Jean-Philippe Escoffier.
 Les Mesguich, père, fils, fille, femme, dans plusieurs créations au Chêne Noir.

Le spectacle, c'est aussi la rue ! La rue qui se déguise elle-même en théâtre : déferlement d'affiches multicolores placardées sur chaque mètre carré disponible, bateleurs en tout genre, parades sonores et colorées des troupes sillonnant les rues pour y haranguer les badauds, atroupements autour des groupes de musique, flyers glissés dans les mains des festivaliers qui



Jean Vilar et Christiane Minazzoli dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* de Jean Giraudoux, en 1962

courent d'une scène à l'autre... et les soldes d'été dans les vitrines ! Sans omettre les terrasses bondées, avec les discussions passionnées sur les spectacles, sous les brumisateurs qui allègent tant soit peu la chaleur provençale de juillet.

Avignon, ce sont les comédiens que l'on croise ou que l'on aperçoit, assis, déjeunant le long de la rue des Teinturiers... Jean-Louis Trintignant et Pierre Lescure à côté desquels on fait une heure de queue (places non-numérotées) devant le cloître des Carmes pour y écouter Pascal Grégory se démenner dans *Ordet*, d'un auteur dont on a oublié le nom mais mis en scène par Arthur Nauzyciel... Et tous les autres qui n'ont fait que passer entre deux regards.

Le Festival, c'est enfin, cette émotion, un peu enfantine il est vrai, des trompettes et des martinets devant le palais des Papes qui appellent les spectateurs à se glisser le long des barrières Vauban, ces gens qu'on appelle le public, ces milliers d'amateurs, vrais ou snobs, qui vont perpétuer, l'espace d'un soir sous les étoiles, l'envoûtement du théâtre. Tous et toutes, depuis deux mille cinq cents ans, à la poursuite de l'inaccessible... |

GEORGES WILSON, LORS DE NOTRE PREMIÈRE COUR D'HONNEUR, DANS LE RÔLE D'OTHELLO, LE VISAGE JAUNE-OCRE, DANS UN MISTRAL GLAÇANT ET ASSOURDISSANT, QUI INTERROMPT LE SPECTACLE APRÈS QU'UN SPECTATEUR EUT CRIÉ « PLUS FORT ! », ...



«Antigone, tragédie nécessaire», une rencontre-débat organisée parallèlement à la représentation par une troupe japonaise en 2017 de la pièce de Sophocle

Avignon, toute une gamme d'émotions



Gérard Philippe joue Don Rodrigue dans *Le Cid* de Corneille, en 1951 dans la cour d'honneur du palais des Papes

Pendant longtemps, je me suis contentée d'en rêver, de l'envisager comme un possible aux contours un peu flous. Depuis une dizaine d'années, c'est devenu l'un des rendez-vous incontournables de mes étés.

Le Festival d'Avignon, c'est un plaisir qui s'éprouve bien avant d'arpenter les rues et ruelles de la cité des Papes. A la gare de Neuchâtel, le café et le croissant avalés sur une terrasse ensoleillée ont déjà une autre saveur. Puis la semaine à venir se fantasmait dans le TGV, au rythme d'une longue glissade emportant les sapins vers la lavande et les oliviers.

Le Festival d'Avignon c'est, d'abord, souvent, un choc thermique, le passage brutal d'un wagon climatisé à un quai de gare assommé par le soleil. C'est un rendez-vous avec une ville dont, au fil des ans, on approfondit la géographie, où l'on acquiert ses habitudes, où le verre de rosé offre un prisme qui enjolive la pause entre deux spectacles.

Le Festival d'Avignon, c'est s'immerger dans une ville-affiches où l'offre pléthorique du OFF diffractée sur tous les murs, suspendue comme une lessive, donne le vertige. Aussi épais qu'un bottin, le programme porte un second coup d'assommoir : Où aller ? Où ne pas aller ? Et si l'on passait à côté d'une pépite ?

Le Festival d'Avignon, ce sont des choix qui se décantent, quand on se souvient de quelques critères phares qui nous ont déjà guidés, les écritures de Pierre Notte et de Fabrice Melquiot, des noms – David Ayala, Gregory Baquet, Guillaume Marquet... – les programmations du Chêne noir, des Halles, de La Luna... On tente de suivre un fil d'Ariane, mais tous les écarts et toutes les trahisons sont permis, s'en remettre au hasard devient même une obligation.



Histoire du vent, de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, une installation photo et vidéo présentée en 2016 à Avignon

Le Festival d'Avignon, c'est aimer la foule et les files d'attente que partout ailleurs on déteste. Se prêter aux discussions impromptues, aux échanges de bons tuyaux puisque chacune et chacun se fait un plaisir de recommander LE spectacle à ne pas manquer. C'est écouter avec le sourire un comédien tout feu tout flamme qui tracte dans la rue, tout en sachant que l'on n'ira pas voir son spectacle.

C'EST ÉCOUTER AVEC LE SOURIRE UN COMÉDIEN TOUT FEU TOUT FLAMME QUI TRACTE DANS LA RUE, TOUT EN SACHANT QUE L'ON N'IRA PAS VOIR SON SPECTACLE.

Le Festival d'Avignon, c'est faire d'incessants grands écarts. Entre d'improbables salles du OFF et l'imposante cour d'honneur du palais des Papes où, certains soirs, une lune pleine et orange vient se poser comme une ponctuation poétique au-dessus des murs austères. Entre des émotions fortes, des images chocs qui s'ancrent profondément dans la mémoire, et des souvenirs volatils, des sensations immédiatement solubles dans l'oubli.

Le Festival d'Avignon, ce sont les quelques notes de trompette autrefois composées par Maurice Jarre qui résonnent avant chaque spectacle. Une touche de solennité insufflée dans tous les lieux du IN, qui donne le frisson et attise l'impatience. Comme l'écrit Pascal Rambert dans un très beau texte hommage, *Avignon à vie*,
« Je n'ai pas connu Jean Vilar
je n'ai pas vu Béjart répéter le matin au soleil
je n'ai pas vu Gérard Philippe dans *Le Cid*
je n'ai pas vu Maria Casarès dans son costume épais coloré... »

Mais j'ai eu la chance de voir *Thyeste* de Sénèque, monstrueux banquet des Atrides mis en scène par Thomas Jolly ; un tout autre banquet, tonique, celui des peuples imaginé par Laurent Gaudé dans *Nous l'Europe*. Et puis *La Cerisaie* mise en scène par Tiago Rodrigues, le nouveau patron du IN, sur un plateau jonché d'anciens sièges de la cour d'honneur, avec une Isabelle Huppert douchée par l'orage. *Karamazov* dans la carrière de Boulbon, site mythique dont on rentre en général très tardivement, à bord d'un car qui nous laisse tels des pèlerins égarés dans les rues désertes d'Avignon. *Les Damnés* encore, rencontre détonante du metteur en scène Ivo van Hove et de la Comédie-Française qui nous a ébranlés jusqu'au malaise. Un inconfort exacerbé lors de la scène finale, lorsqu'un personnage dément décharge sa mitrailleuse face aux gradins de la cour d'honneur. Vision cauchemardesque, la veille de l'attentat perpétré à Nice... |

par
Isabelle Bonillo

Un pavé dans la mare d'Avignon

Mon premier « Avignon, Festival », date de 1986. On était dans les 500 compagnies à l'époque ; en 2019, on était 1280 compagnies. Que dire ?

Jean Vilar avait conçu, dans la droite ligne de la Décentralisation théâtrale d'après-guerre, un Festival de démocratisation de la culture pour les gens qui n'y vont pas. Que dirait-il s'il voyait cela maintenant ?...

Le Festival d'Avignon est devenu un véritable marché de vente de spectacles, et la plupart des compagnies y vont pour y être vues, reconnues... certaines en s'endettant à vie. Alors qu'il y en a trop, et qu'elles peuvent juste espérer avoir un peu de public...dans le meilleur des cas. C'est devenu en fait un festival pour programmeurs : cela leur permet de voir un maximum de spectacles en un minimum de temps afin de préserver leurs vacances. Tout y est souvent joué d'avance, mis à part de temps en temps, une découverte ou un travail qui fait ce que l'on appelle maintenant vulgairement un « buzz ». Mais qu'en dire pour les artistes qui, outre le « buzzzzz ! », doivent créer toute leur vie ?

Certes, cela permet de jouer presque un mois, ce qui n'est pas rien dans la conjoncture actuelle où les représentations diminuent comme peau de chagrin (alors que l'intermittence se durcit : comprendre que le chômage exige de plus en plus de mois de travail), et puis, la beauté de cette ville, et le soleil...mais pour les compagnies, c'est la loi de la jungle...ceux qui ont des contacts, des



© Elise Bonillo

Isabelle Bonillo dans le jardin de l'espace St-Martial en 2019

tractations à l'avance ne s'en sortent pas mal, mais ceux qui débarquent ont du mal...cela ne fait qu'accentuer les différences de moyens des productions.

C'est la foire d'empoigne, un gigantesque marché de la consommation de l'art théâtral. On vend des produits. Produits qui sont d'ailleurs de moins en moins du théâtre, mais beaucoup des « One-women-shows », des pièces mêlant théâtre et musique, comme si la musique allait tirer le spectacle vers le haut !... Bref, des « spectacles qui ont une chance de marcher ».

Je n'y suis personnellement venue que dans des conditions professionnelles (ce qui n'est pas toujours le cas !) : en étant payée, logée, etc. D'abord comme comédienne avec des institutions françaises et luxembourgeoises, puis avec mes propres spectacles (à Villeneuve lez Avignon, Festival de théâtre itinérant (en Camion-Chapiteau), puis à l'espace St-Martial en salle...). Outre le fait que j'adore travailler au soleil l'été et voir des copains du métier de tous bords, et que

je continuerai à y aller, je n'attends qu'une chose, c'est que ce festival finisse pour qu'en commence un autre plus porteur de valeurs essentielles... Sur l'exemple de « Nous n'irons pas en Avignon »... un festival créé à Vitry-sur-Seine...

Ce serait tellement bien si, au moins, dans ce festival international, on se rencontrait, on échangeait : mais non, tout est fait pour accentuer la concurrence, et donc, les artistes ne s'y retrouvent pas.

Pourtant, on continue à y aller : pour être dans le « Move », sentir où en est la francophonie théâtrale, et surtout, travailler au soleil...

C'est un peu comme la situation actuelle : on est coincé dans un système qui ne convient plus à personne (ou à quelques certains ! ?), mais on n'ose pas sortir du fonctionnement, de peur de ne plus tenir le coup.

Peut-on espérer que les choses iront jusqu'à ne plus fonctionner du tout, et alors, à côté de spectacles qui continueront à être des produits, peut-être qu'une nouvelle solidarité, qu'un nouvel échange se fera entre les gens, les artistes, sur leur mode de production et dans les œuvres ?... |



Le Camion-Chapiteau à Villeneuve lez Avignon en 2007

LE FESTIVAL D'AVIGNON EST DEvenu UN VÉRITABLE MARCHÉ DE VENTE DE SPECTACLES, ET LA PLUPART DES COMPAGNIES Y VONT POUR Y ÊTRE VUES, RECONNUES...

UN AIR DE PRINTEMPS AU TPR!

Début avril, la chorégraphe Mathilde Monnier présente sa dernière création, **Records**.

« Une magistrale écriture du mouvement qui allie inséparablement netteté rigoureuse, tendue vers l'épure, et liberté frondeuse, projetée vers l'aventure. » dixit les Inrocks.

A ne rater sous aucun prétexte les 7 et 8 avril!

La nouvelle création d'Anne Bisang, **L'Art de la comédie**, vous attend début mai. D'une drôlerie irrésistible, le grand classique italien du célèbre auteur napolitain Eduardo De Filippo vous entraîne sur la pente savonneuse des rapports entre arts et pouvoir. Dans une bourgade de montagne, le comédien et chef d'une troupe, Oreste Campese, dont le théâtre ambulant vient de brûler, a une requête. Il souhaite inviter le préfet fraîchement nommé dans le but de promouvoir son spectacle au théâtre municipal. Mais rien ne se passe comme prévu : la rencontre entre le préfet bien intentionné, un tantinet paternaliste et l'humble artiste, va déboucher sur un malentendu irréparable. Et une succession de situations cocasses!



Mathilde Monnier dans *Records*

© Marielle Rossignol

Avec **Tous les parents ne sont pas pingouins**, un spectacle dès 4 ans, la metteuse en scène Aude Bourrier propose le 11 mai un hymne à la diversité des standards familiaux sur fond de crise climatique.

Les compositions atmosphériques au « groove » racé de **Rymden** prennent (enfin) possession de L'Heure bleue le samedi 21 mai. Un jazz venu du nord pour électriser le printemps!

Le spectacle de sortie du Bachelor Théâtre de la Manufacture est accueilli à Beau-Site les 10 et 11 juin.

Une adaptation du roman *En finir avec Eddy Bellegueule* de Edouard Louis mis en scène par Laetitia Dosch en complicité avec l'auteur (**En finir!**).

Et pour finir en beauté, une proposition en co-accueil avec ADN – Danse Neuchâtel, **In der Dunkelwelt** de Joachim Schloemer. Un spectacle à l'énergie brute qui rappelle que savoir prendre des risques permet d'avancer...

SAISON 2021 | 2022

MARS

Hiver à Sokcho

D'après le roman de Elisa Shua Dusapin

Mise en scène Frank Semelet

Jeudi 10 mars, 19h15

Vendredi 11 mars, 20h15

A Beau-Site

Dans la mesure de l'impossible

Texte et mise en scène

Tiago Rodrigues

Vendredi 25 mars, 20h15

Samedi 26 mars, 18h15

A Beau-Site

AVRIL

Records

De Mathilde Monnier

Jeudi 7 avril, 19h15

Vendredi 8 avril, 20h15

A Beau-Site

MAI

L'Art de la Comédie

De Eduardo De Filippo

Mise en scène Anne Bisang

Jeudi 5 mai, 19h15

Vendredi 6 mai, 20h15

Samedi 7 mai, 18h15

Dimanche 8 mai, 17h15

Jeudi 12 mai, 19h15

Vendredi 13 mai, 20h15

Samedi 14 mai, 18h15

A Beau-Site

Tous les parents ne sont pas pingouins

(dès 4 ans)

Texte et mise en scène

Aude Bourrier

Mercredi 11 mai, 16h15

A Beau-Site

Concert d'adieu de Philippe Laubscher

Dimanche 15 mai, 17h15

A la Salle de Musique

Rymden

Jazz

Samedi 21 mai, 20h15

A L'Heure bleue

En collaboration avec

Les Murs du Son

JUIN

En finir!

D'après *En finir avec*

Eddy Bellegueule

Mise en scène et adaptation

Laetitia Dosch

en collaboration avec

Edouard Louis

Vendredi 10 juin, 20h15

Samedi 11 juin, 18h15

A Beau-Site

In der Dunkelwelt

De Joachim Schloemer

Jeudi 16 juin, 19h15

Vendredi 17 juin, 20h15

A Beau-Site

ENGAGEZ-VOUS

Vous souhaitez vous rapprocher de l'institution et devenir acteur de la vie du Théâtre populaire romand ? Devenez membre de l'Association des Amis et partagez votre passion du théâtre avec d'autres amoureux !

En devenant membre, vous bénéficiez également des avantages suivants :

VOUS RECEVEZ gratuitement *Le Souffleur* chez vous dès sa parution,

VOUS RENCONTREZ les artistes lors de soirées spéciales en toute convivialité,

VOUS ASSISTEZ aux répétitions ouvertes lors des créations et coproductions du TPR.

COTISATIONS

30 francs, étudiants, chômeurs
40 francs, AVS, AI
70 francs, AVS, AI double
60 francs, simple
90 francs, double
150 francs, soutien

CARTE AMIS

Vous payez votre cotisation et vous bénéficiez d'une réduction de CHF 5.- sur chaque spectacle de la Saison.

ABONNEMENT

AMBASSADEURS AMIS

Les membres de l'Association des Amis du TPR bénéficient de l'Abonnement Ambassadeurs à un tarif préférentiel :
10 spectacles à choix
+ 3 invitations pour CHF 180.-


CCP 17-612585-3

ASSOCIATION DES AMIS DU TPR

Rue de Beau-Site 30
2300 La Chaux-de-Fonds
amis@tpr.ch

Plus d'infos en page 66
de votre programme ou
sur le site tpr.ch

Tous les *Souffleur* précédents
sont sur le site www.tpr.ch/amis

Consultez aussi
la page du *Souffleur* sur 

SAISON 2021 | 2022

DANS LA MESURE DE L'IMPOSSIBLE

Vendredi **25 mars** 2022, 20h15
Samedi **26 mars** 2022, 18h15

A Beau-Site, durée environ 2h

Texte et mise en scène
Tiago Rodrigues

Avec
**Adrien Barazzone, Beatriz Brás,
Baptiste Coustenoble, Gabriel Ferrandini,
Natacha Koutchoumov**

Traduction
Thomas Resendes

Scénographie
Laurent Junod, Wendy Tokuoka, Laura Fleury

Composition musicale
Gabriel Ferrandini

Assistanat à la mise en scène
Lisa Como

Lumière
Rui Monteiro

Son
Pedro Costa

Costumes et collaboration artistique
Magda Bizarro

Fabrication décor
Ateliers de la Comédie de Genève

Production
Comédie de Genève

Coproduction
Odéon-Théâtre de l'Europe – Paris,
Piccolo Teatro di Milano – Teatro d'Europa,
Teatro Nacional D. Maria II – Lisbonne,
Équinoxe – Scène nationale de Châteauroux,
CSS Teatro stabile di innovazione del FVG – Udine,
Festival d'Automne – Paris,
Théâtre National de Bretagne – Rennes,
Maillon Théâtre de Strasbourg – Scène
européenne, CDN Orléans – Val de Loire,
La Coursive Scène nationale La Rochelle

Avec l'aide
du CICR – Comité international de la Croix-Rouge
et de MSF – Médecins Sans Frontières

BORD DE PLATEAU

Vendredi **25 mars** à l'issue
de la représentation

Réservations et renseignements :
Billetterie 032 967 60 50
www.tpr.ch

Graphisme Annick Burion
Impression Alfaset

LE SOUFFLEUR

LE SOUFFLEUR
N° 59 FÉV 2022
ISSN 2297-2153

E